

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50
Six mois. 26.00
Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement cesse, jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, le 3 Janvier 1880

SOUSCRIPTION
OUVERTE DANS LES BUREAUX DU
Journal de Roubaix
POUR LES
PAUVRES DE ROUBAIX
Hiver de 1879-1880

Président d'honneur:
M. le Chanoine BERTEAUX, doyen-curé de la paroisse Saint-Martin;
M. HENRY BOSSUT, président du Tribunal de Commerce.

Président:
M. AMÉDÉE PÉREYROT, manufacturier.

Secrétaire:
M. ALFRED REBOUX, directeur-propriétaire du Journal de Roubaix.

Trésorier:
M. PIERRE DESTOMBES, propriétaire.

M. LE DOYEN de Notre-Dame;
MM. LES CURES de Sainte-Elisabeth, du Sacré-Cœur, du Saint-Sépulchre et de Saint-Joseph;

M. SCREPEL-ROUSSEL, vice-président de la Chambre de Commerce;
M. SCREPEL-CHIRETIN, président du Conseil particulier des Conférences;
M. PIERRE VATEAU, conseiller général;
M. HENRI BUISINE, négociant;
M. L. WATTINNE-HOVELACQ UE, nég.
MM. LES PRESIDENTS des Conférences de St. Vincent-de-Paul;

ONZIÈME LISTE

M. Desboursier-Carré 20 »
Cinq petit frères, une partie de leurs épargnes 25 »
M. Alphonse Cateau 10 »
Une anonyme 40 »

Total de la onzième liste : 85 fr.
Total des listes précédentes : 75,923.00
Ensemble : 76,018.00

Souscription pour les pauvres
ouverte par le Journal de Roubaix

Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36.

Les souscriptions continuent à être reçues dans les bureaux du Journal de Roubaix.

Les personnes qui ont livré des fournitures au Comité et qui n'ont pas touché le montant de leurs factures, sont prévenues qu'elles peuvent se présenter au bureau de distribution rue Saint-Georges, 36, le lundi 9 janvier, de dix heures à midi. Passé ce délai, les paiements seront momentanément suspendus.

BOURSE DE PARIS		3 JANV.	2 JANV.
<i>(Service gouvernemental)</i>			
3 0/0	amortissable	81 87 1/2	81 50 -
3 0/0	amortissable	83 35 -	83 05 -
4 1/2	0/0	112 40 -	112 75 -
Emprunt	5 0/0	115 90 -	115 70 -
<i>Service particulier</i>			
		2 JANV.	31 DÉC.
Act. Banque de France		3210 00	3200 00
Société générale		560 00	535 00
Crédit f. de France		1430 00	1412 00
Chemin autrichien		597 00	602 00
Lyon ex-coupon		1140 00	1132 00
Quetz		720 00	710 00
Est ex-coupon		765 00	763 00
Nord		1494 00	1491 00
Midi		878 00	878 00
Suez		130 00	128 00
5 % Péruvien		181 2	000 0
Act. Banq. ottom. (anc.)		600 00	600 00
Banq. ottom. (nouv.)		532 00	530 00
Londres court		25 23 00	25 23 00
Créd. Mob. (act. nouv.)		650 00	642 00
Turc		9 97	9 87

Au moment où nous mettons sous presse le cours des valeurs ne nous est pas encore parvenu.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C^o

représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymopprez:

Havre, 3 janvier.
Ventes 2,500 balles. Marché actif, raidissant. Terme 82 1/2 acheteurs.

Liverpool, 3 janvier.
Ventes 8,000 b. Marché fort, livrable 1/8 de hausse.

New-York, 3 janvier.
Coton, 12 1/2.
Recettes 159,000 b.
New-Orléans low-middling 88 1/2
Savannah 86 3/4

BULLETIN DU JOUR

Nous allons voir et à l'année stérile, comme l'appellent, sans fausse honte, la plupart des journaux de gauche, va succéder l'année féconde. Jusqu'à ce jour, c'est du moins le *Rappel* qui l'assure, nous n'avons eu que « la république par à peu près ». Il est bien convenu que c'est la vraie république qui commence et, à ce point de vue, il est intéressant de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des faits législatifs par lesquels elle va manifester sa virtuosité.

A la Chambre des députés, la session de 1880 sera inaugurée par la discussion sur les tarifs de douane dont l'issue aura un effet si sensible sur notre régime économique. Le jour de sa séparation, la Chambre a fixé l'ouverture de cette discussion au lundi qui suivra la rentrée. La session commençant le 13 janvier, c'est le lundi 19 janvier qu'on abordera la discussion des tarifs de douane.

Les deux ou trois séances qui s'écouleront du 13 au 19 janvier seront consacrées principalement à des formalités parlementaires, comme l'élection du bureau, par exemple. D'après les prévisions générales, la discussion des tarifs de douanes paraît devoir occuper un mois entier. A la suite de cette discussion viendra celle du grand projet de loi sur la réorganisation de l'enseignement primaire préparé par la commission que préside M. Paul Bert. Ensuite viendra, selon toute probabilité, la question de la réforme de la magistrature.

Le nouveau ministère doit se mettre en mesure de préparer un projet de loi qu'il soumettra à la Chambre dès la rentrée et qui sera renvoyé à la commission déjà saisie des propositions Boyssel et Brisson. La Chambre aura enfin, d'après le *Rappel*, à discuter le projet sur la réforme du droit de réunion et d'association, et le projet sur la révision des lois sur la presse, qui sont tous deux prêts.

Signalons enfin, pour terminer cette énumération sommaire, le budget de 1881, que la Chambre devra voter et qui comprendra, on le sait déjà, le dégrèvement partiel de l'impôt sur les boissons et sur les sucres.

Quant au Sénat, après avoir, comme la Chambre, procédé à la réélection de son bureau, il se trouvera en face des deux projets Ferry sur la liberté de l'enseignement et sur la réorganisation du conseil supérieur de l'instruction publique. Les rapports sur ces deux projets sont distribués : le premier est de M. Jules Simon, le second de M. Barthélemy saint-Hilaire. Le *Rappel* exprime le vœu que le ministre demandera la priorité pour le projet sur la liberté de l'enseignement supérieur, afin d'arriver le plus promptement possible à une solution du fameux article 7.

On voit donc que, pour cette année parlementaire, le programme est assez vaste. Il reste à savoir quels seront les résultats, et quelle épithète méritera

1880, si celle de stérile a été appliquée justement à 1879.

Le fait important de la politique intérieure est l'échange d'assurances pacifiques et sympathiques entre le nouveau président du cabinet, M. de Freycinet, et le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne, lors de la réception officielle du corps diplomatique, à l'Élysée. A l'heure même où le télégraphe transmettait à Berlin le texte des paroles prononcées, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publiait un article qui contenait les prévisions les plus pacifiques pour 1880.

Nous en acceptons l'augure, sans cependant perdre de vue que la politique de M. de Bismarck se prête à des accommodements dont il sait s'affranchir quand il convient à l'exécution de ses projets. Quoi qu'il en soit, l'attitude de M. de Freycinet a été prudente et correcte, et il ne pouvait guère en être autrement, si l'on considère la nécessité pour lui d'indiquer dès le début qu'il entendait n'introduire aucun esprit d'aventure dans nos relations extérieures.

Les radicaux pour justifier l'acte inqualifiable commis contre les comités libéraux de bienfaisance à Amiens, à Douai, à Dunkerque, à Carant et, ont invoqué les vœux de loi de frimaire an V, les autres une loi de prairial an XII. Or, ces lois n'existent pas; il n'y a sur la matière ni lois, ni décrets, ni ordonnances, mais un simple arrêté ministériel autorisant tout bonnement les bureaux de bienfaisance à quêter, à poser des troncs partout où ils le jugeront convenable.

Ajoutons qu'aux termes de la circulaire du 21 mai 1873, les conseils municipaux n'ont pas le droit de se substituer aux commissions charitables. Les conseils municipaux dont il s'agit ont donc contre eux la loi, les instructions ministérielles, comme ils ont l'opinion publique et l'équité, et les violateurs de la loi et du droit, ce sont eux.

En énumérant les grands et les bienfaits de la république dans l'année qui finit la *Republique française* s'écrit : « Est-ce que l'admirable mouvement de bienfaisance qui vient de se développer n'a pas quelque chose qui réjouit l'âme ? »

Comme ce langage convient bien au journal dont les amis cherchent en ce moment à étouffer et à confisquer les souscriptions des comités libéraux de bienfaisance (comme M. Spuller, par exemple, qui révoque le *cahier*, est autorisé à pousser cette exclamation hypocrite, quand son frère, M. Spuller, le prêtre de la Sorbonne, a commencé sa campagne contre les pauvres et la horrible campagne qui l'on sait.

L'attentat contre le roi d'Espagne

Voici sur cet abominable crime les détails que publient les journaux espagnols et que le télégraphe n'a pas signalés : « En rentrant par la Calle Mayor, au coin où se trouvait l'église de Santa Maria, la foule rassemblée, obligea le roi à mettre les chevaux au pas de peur d'accident, et comme l'attelage n'obéissait que faiblement à l'action du mors, le roi fit remarquer à la reine que les chevaux n'étaient pas encore complètement dressés. Il faudra un peu sortir avec eux répodit la reine. Quelques instants plus tard, l'attentat eut lieu. A la première détonation, le roi ayant senti sur le cou le vent de la balle, baissa instinctivement la tête, la main à son cou; les chevaux s'arrêtèrent, et la reine poussant un cri aigu embrassa son époux que, dans le premier moment, elle crut blessé; ce mouvement le fit se pencher en avant, et c'est alors que le deuxième projectile lui effleura le front et alla y porter les mains. Ce furent quelques moments après d'angoisse indescriptible, mais les deux augustes époux furent vite remis. La reine monta l'escalier sans autre appui que le bras du roi, mais elle s'éleva en entrant dans la première pièce, où les serviteurs déjà accourus en masse l'entourèrent. Le médecin deservi et, docteur Santedo, trouva le pouls de la reine calme, mais il lui fit donner une tasse de tilleul qu'elle ne prit

que sur les instances réitérées des infantes ses belles-sœurs. Cependant le régicide, aussitôt le coup fait, prit la fuite en courant, poursuivi par le factionnaire du génie et par le courrier du roi. Le factionnaire à cheval de la guirite placée à l'extrémité de la place d'Oriente voulut l'arrêter avec sa lance, mais il releva son arme, sur le conseil du courrier de l'arbrér sans le tuer. A ce moment, un caporal de la garde civique et deux agents s'emparèrent de lui.

La *Correspondencia* révèle un fait bizarre. Elle a, dit-elle, reçu la visite de tant de personnes qui prétendent chacune avoir été la première à arrêter le régicide, qu'elle voit obligée de ne citer absolument aucune d'elles.

La défaite des Péruviens à Tarapaca

On écrit de Lima, en date du 26 novembre l'Armée Péruvienne, sous les ordres du général Buendia, à laquelle était confiée la mission de repousser les troupes chiliennes qui avaient pénétré dans l'intérieur, a éprouvé une défaite près d'une hauteur portant le nom de San Francisco, défaite qui a amené sa dispersion complète et qui a fait, suivant les paroles du général Prado, le directeur suprême de la guerre, « que le sort de cette armée est inconnu ».

Immédiatement après la prise de Pisagua, les forces alliées commandées par Buendia s'étaient retirées sur Agua Santa, point final du chemin de fer, à 50 milles de la côte, et s'étaient arrêtées devant cette ville étant peu à peu renforcées par d'autres troupes venues de la partie sud du département de Tarapaca. Agissant d'après les ordres envoyés d'Arica par le général Prado, Buendia mit ses hommes en mouvement, et pendant la nuit du 18 novembre, il recommença à revenir sur ses pas par la même route qu'il avait suivie lors de l'abandon de Pisagua. Il avait avec lui 5,335 Péruviens et 3,325 Boliviens, soit un total de 8,780 hommes.

Après avoir dépassé deux positions qui avaient été occupées, par les Chiliens, mais qu'il trouva désertes, le général Buendia se trouva le 19, vers 3 heures de l'après-midi, en face de la hauteur appelée San Francisco qui commande la vallée à travers laquelle passe le chemin de fer, hauteur sur laquelle des retranchements en terre avaient été établis. Ils étaient défendus par une force chilienne imposante, pourvue de mitrailleurs et de pièces de campagne de Krupp.

Buendia donna l'ordre de gravir la hauteur et d'emporter de force les retranchements. L'attaque eut lieu avec courage. Trois fois les Chiliens furent repoussés, avant d'entreprendre une œuvre impossible à exécuter ont été obligés de battre en retraite pour se reformer, laissant la colline couverte de leurs morts et de leurs blessés qui tombaient par rangs et par files, les uns sur les autres, et des mitrailleurs, ayant même d'avoir pu répondre à ce feu.

Lorsque la nuit survint, le général Buendia se décida à la retraite, et il devint alors évident qu'il avait perdu toute espérance sur ses troupes; une adresse désespérée fut envoyée au général Prado, dans laquelle on lui faisait connaître que les troupes péruviennes n'avaient plus de munitions, et qu'il fallait se rendre à discrétion.

On ignore complètement ce que sont devenus le plus grand nombre des 8,900 soldats qui ont quitté Agua Santa avec le général Buendia. On dit que 4,000 hommes seulement sont allés au feu et que 2,000 de ces derniers ont été tués, blessés ou faits prisonniers. Quelques-uns, dans certaines circonstances, ont croisé, au camp de Tana, petite ville à 18 milles de San-Francisco. Mais comment furent-ils pour vivre ? personne ne le sait. Leur perspective est de mourir de faim ou de soif, ou s'ils se remettent en marche, de périr d'inanition ou de soif avant d'avoir pu atteindre une ville contenant des provisions pour ce nombre d'hommes, ou enfin, de se rendre aux derniers moments, à la pointe de la lance, et de sa cavalerie, atteint à Tarapaca, petite ville située à 14 lieues à peu près du théâtre du combat et possédant peu de provisions, cinquante hommes seulement ont réussi

devant le feu que d'aller vagabonder ? Il obéit, mais il resta le nez tourné vers la porte, en chien obstiné qui n'abandonne pas sa niche.

Je demeurai encore quelques instants à regarder la neige, car bien que ce spectacle me remplît le cœur d'une vague tristesse, je trouvais une sorte de plaisir à le contempler : il me donnait envie de pleurer, et quoiqu'il me fût facile de ne plus le voir, puisque je n'avais qu'à fermer les yeux ou à revenir à ma place, je ne bougeais pas.

Enfin je me rapprochai du feu, et l'ayant chargé de trois ou quatre morceaux de bois croisés les uns par-dessus les autres, je crus que je pouvais m'asseoir sans danger sur la pierre qui m'avait servi d'oreiller.

Mon maître dormait tranquillement; les chiens et Joli-Cœur dormaient aussi, et du foyer; arrivé s'élevaient de belles flammes qui montaient en tourbillons jusqu'au toit, en jetant des étincelles pétillantes qui, seules, troublaient le silence.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles, mais peu à peu, la lassitude me prit et m'engourdit sans que j'en eusse conscience.

Si j'avais eu à m'occuper de ma provision de bois, je me serais levé, et, en marchant autour de la cabane, je me serais tenu éveillé; mais, en restant assis, n'ayant d'autre mouvement à faire que d'étendre la main pour mettre des branches au feu, je me laissai aller à la somnolence qui me gagnait et, tout en me croyant sûr de me tenir éveillé, je me rendormis.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par un aboiement furieux.

par groupes de deux ou trois, à gagner Arica. Mais ce que sont devenus les autres troupes est un mystère. Le général Prado l'avoue lui-même, et il y a tout lieu de croire que presque tous sont déjà morts de faim, de soif et de fatigue.

Le général Daza, avec une armée de 4,000 Boliviens, avait quitté Tacna pour se rendre sur le théâtre de l'action le 11 novembre, mais après deux jours de marche, ses troupes ont refusé d'avancer. Aux dernières nouvelles, elles étaient retenues à Arica, et il y avait tout lieu de penser qu'il surgirait quelques troubles entre les troupes péruviennes et leurs singuliers alliés. Une telle conduite de la part des Boliviens ressemble beaucoup à une trahison, mais ne peut jusqu'à présent être expliquée.

Le premier mouvement stratégique, le général Lopez-Laville, ayant envoyé tous les hommes qui étaient sous ses ordres au général Buendia, a pris la résolution de remettre la ville aux consuls étrangers avant même d'avoir été sommé de la rendre aux Chiliens. Les consuls peuvent seulement maintenir l'ordre dans la ville en attendant que les Chiliens débarquent et viennent l'occuper.

La nouvelle est arrivée à Lima que la canonnière *Pilcomayo* a été prise par la frégate chilienne *Bianco-Encalada*.

L'avenir du Pérou est des plus sombres. Sur mer, sa faiblesse est extrême, et les fortes escadres du Chili gardent la côte. L'Armée de Tarapaca, qui était considérée comme la meilleure, est entièrement battue. Des forces chiliennes imposantes ont mis le pied sur le territoire de la République, et l'attitude incompréhensible des Boliviens ne verra pas augmenter la confiance publique. L'état de choses à Lima n'est pas satisfaisant. On parle de nommer un dictateur.

LETTRES DE PARIS
(de notre correspondant particulier)

Paris, le 2 janvier 1880.

Peu de journaux importants ont paru ce matin. Le *Rappel*, le *Mot d'Ordre*, la *Republique française*, le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Voltaire*, l'*Éclairement*, la *Lanterne*, la *Petite République*, le *Petit Journal*, le *Petit Caporal*, le *Petit-Parisien*, l'*Armée française* et le *Gil Blas* sont encore les seuls qui ne fêtent pas aujourd'hui la solennité d'hier. Aucun organe de la presse parisienne n'a, du reste, manqué à la publication d'une revue politique de l'année 1879. Toutes ces revues constatent, avec plus ou moins de regrets ou de satisfaction l'élimination du centre gauche de l'arène gouvernementale, l'avènement des progressistes et la dissolution de l'Union des gauches. Quant à s'en étonner, il n'y a guère pour cela que les feuilles du centre gauche; sous ceux qui ont suivi avec quelque attention le développement des événements depuis la chute du maréchal Mac-Mahon, ne pouvaient se faire d'illusion à cet égard, sans compter que pour eux les frontières républicaines ne tarderont pas à s'étendre bientôt jusqu'au radicalisme le plus pur, en attendant mieux.

La presse opportuniste prodigue ses conseils au nouveau cabinet avec une persistance qui fait sourire la galerie. On dirait une nourrice qui à peu que son bébé ne se casse quelque chose en s'aventurant à marcher tout seul. Serin, piloté comme il l'est, le ministre Freycinet serait bien maladroit, il faut en convenir, s'il venait à faire une chute au début de sa carrière. Notez, en effet, qu'il ne doit rien entreprendre qu'après s'être concerté avec le programme des travaux de la prochaine session, programme qui se réunira pour la Chambre dans la discussion et le vote du tarif des douanes, du projet relatif à la réorganisation de l'enseignement primaire, de la réforme de la magistrature, des lois concernant la liberté de la presse et d'association et du budget de 1881. Quant au Sénat, il semble ne devoir s'occuper que des deux projets Ferry sur la liberté de l'enseignement supérieur et sur la réorganisation du conseil supérieur de l'instruction publique, ainsi que du budget de 1881.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la discussion de la question de l'annistie plénière, de la conversion, de la réorganisation communale devant s'imposer forcément pendant la session prochaine, le programme essentiellement pacifique de M. Gambetta risque de s'en trouver singulièrement affecté. Joignez à cette perspective celle des élections pour le renouvellement de tous les conseils municipaux de France et de la moitié des conseils généraux et vous serez, je crois, convaincu, même en ne tenant pas compte de l'imprévu qui ne manque jamais en temps de République, que les probabilités ne sont

à fait sensation sur le public qui entourait l'Élysée. C'est la première fois, depuis la guerre, qu'une semblable manifestation se produisit. Les bureaux des deux conseils ont, en sortant de l'Élysée, fait visite au président de la Chambre du Palais-Bourbon et au préfet de la Seine, ce qui également, ne s'était jamais vu depuis 1871.

Lorsque le corps diplomatique a été reçu à l'Élysée, M. de Freycinet était aux côtés du président de la République, et l'on a remarqué qu'il échangea des paroles courtoises avec les divers représentants des puissances. Ce n'est rien, direz-vous, car ces politesses purement banales sont de mise dans toutes les réceptions, mais les officieux ne les envisagent pas de la sorte. Pour eux, elles indiquent que le nouveau cabinet s'est déjà acquis les sympathies de toute l'Europe.

En attendant, l'on remarque de plus en plus le langage peu bienveillant de la presse allemande à l'endroit de la nouvelle combinaison ministérielle; la méfiance des principaux organes de l'opinion en Angleterre comme en Italie, au sujet de la politique de gauche pure que le cabinet Freycinet sera forcée de subir, sans compter que jusqu'à présent le sentiment général en province reste à vingt degrés au-dessous de zéro.

A l'appui de ces observations vous pourriez constater chez les organes opportunistes absence complète de citations de la presse étrangère et de la presse départementale, citations qui ne manquent jamais lorsqu'elles sont favorables à la cause des gauches. Dans tous les groupes de la majorité, le mot d'ordre est d'affirmer que les sessions de 1880 et de 1881, mais particulièrement celle qui doit s'ouvrir le 13 janvier seront exclusivement consacrées aux projets de loi déposés et qu'on n'y introduira aucun élément relatif à de nouvelles revendications. C'est la répétition de ce que la *Republique française* disait il y a deux jours, et de ce que disait de son côté, en février dernier, la presse amie du cabinet Waddington, dont l'arrivée aux affaires devait ramener le calme et le travail fécond dans le Parlement aussi bien que la prospérité dans le pays désormais apaisé.

Le journal de M. Gambetta faisait alors partie de cette presse amie; aussi quand on le voit aujourd'hui prodiguer les mêmes assurances, n'y a-t-il pas lieu de le croire meilleur prophète qu'il y a onze mois. L'on ne prend donc que pour ce qu'il vaut le programme des travaux de la prochaine session, programme qui se réunira pour la Chambre dans la discussion et le vote du tarif des douanes, du projet relatif à la réorganisation de l'enseignement primaire, de la réforme de la magistrature, des lois concernant la liberté de la presse et d'association et du budget de 1881. Quant au Sénat, il semble ne devoir s'occuper que des deux projets Ferry sur la liberté de l'enseignement supérieur et sur la réorganisation du conseil supérieur de l'instruction publique, ainsi que du budget de 1881.

Il faisait nuit; j'avais sans doute dormi longtemps, et le feu s'était éteint, ou tout au moins il ne donnait plus de flammes qui éclairaient la hutte.

Les aboiements continuèrent; c'était la voix de Capi; mais chose étrange, Zerbino, pas plus que Dolce ne réponnaient à leur camarade.

— Eh bien, quel s'écria Vitalis se réveillant aussi, qui se passa-t-il ?
— Je ne sais pas.
— Tu t'es endormi et le feu s'éteint.
Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

La question que mon maître m'avait adressée, je la me posai : que se passait-il ? Aux aboiements de Capi répondirent deux ou trois hurlements plaintifs dans lesquels je reconnus la voix de Dolce. Ces hurlements venaient de derrière notre hutte, et à une assez courte distance.

J'allais sortir; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

— Mets d'abord du bois sur le feu, me commanda-t-il.

Et pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison sur le quel il souffla pour raviver la pointe carbonisée.

Puis au lieu de rejeter ce tison dans le foyer, lorsqu'il fut rouge, il le garda à la main.

— Allons voir, dit-il, et marche derrière moi; en avant, Capi !

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et Capi se rejeta dans nos jambes, effrayé, à tort.

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 4 JANVIER

SANS FAMILLE

PREMIÈRE PARTIE

XIV
NEIGE ET LOUPS

La question de nourriture mise de côté, cet arrangement n'avait rien pour me déplaire; et d'ailleurs en nous remettant en marche tout de suite, il n'était nullement certain que nous passions, avant le soir, trouver une auberge où dîner, tandis qu'il n'était que trop évident que nous trouverions sur la route une couche de neige qui n'ayant pas encore été foulée, serait pénible pour la marche.

Il faudrait se serrer le ventre dans notre hutte, voilà tout.

Ce fut ce qui arriva lorsque, pour notre dîner, Vitalis nous partagea entre six ce qui restait de la miché.

Hélas ! qu'il en restait peu, et comme ce peu fut vite expédié, bien que nous fissions les morceaux aussi petits que possible, afin de prolonger notre repas.

Lorsque notre pauvre dîner si chétif et si court fut terminé, je crus que les chiens allaient recommencer leur manège du déjeuner, car il était évident qu'ils avaient encore terriblement faim. Mais il n'en fut rien, et je vis une fois de plus combien vive était leur intelligence.

Notre maître ayant remis son couteau dans la poche de son pantalon, ce qui indiquait que notre festin était fini, Capi se leva et après avoir fait un signe de tête à ses deux camarades, il alla flairer le sac dans lequel on plaçait habituellement la nourriture. En même temps il posa délicatement la patte sur le sac pour le palper.

Ce double examen le convainquit qu'il n'y avait rien à manger. Alors il revint à sa place devant le foyer, et après avoir fait un nouveau signe de tête à Dolce et à Zerbino, il s'éleva tout de son long avec un soupir de résignation.

Ce fut exprimé aussi clairement que par la parole.

Ses camarades comprenant ce langage, s'élevèrent comme lui devant le feu, en poussant le même soupir, mais celui de Zerbino ne fut pas résigné, car à un grand appétit Zerbino joignait une vive pourmandise, et ce sacrifice était pour lui plus douloureux que pour tout autre.

La neige avait repris depuis longtemps et elle tombait toujours avec la même persistance; d'heure en heure on voyait la couche qu'elle formait sur le sol monter le long des jeunes cèdres, dont les tiges seules émergeaient encore de la marée blanche, qui allait bientôt les englober.

Mais lorsque notre dîner fut terminé on commença à ne plus voir que confusément ce qui se passait au dehors de la hutte, car en cette sombre journée l'obscurité était vite venue.

La nuit n'arrêta pas la chute de la neige,

qui du ciel noir, continuait à descendre en gros flocons sur la terre blanche.

Puisque nous devions coucher là, le mieux était de dormir au plus vite; je fis donc comme les chiens et après m'être roulé dans un peu de mouton qui, exposé à la flamme, avait séché durant le jour, je m'allongeai auprès du feu, la tête sur une pierre plate qui me servait d'oreiller.

Dors, me dit Vitalis, je te réveillerais quand je voudrais dormir à mon tour, car bien que nous n'ayons rien à craindre des bêtes ou des gens dans cette cabane, il faut que l'un de nous veille pour entretenir le feu; car nous devons prendre nos précautions contre le froid qui peut devenir éprouvant, si la neige cesse.

Je ne me fis pas répéter l'invitation deux fois, et m'endormis.

Quand mon maître me réveilla, la nuit devait être déjà avancée; au moins je me l'imaginai; la neige ne tombait plus; notre feu brûlait toujours.

— A mon tour maintenant, me dit Vitalis, tu n'auras qu'à mettre de temps en temps du bois dans le foyer; tu vois que je t'ai fait ta provision.

En effet, un amas de fagots était entassé à portée de la main. Mon maître, qui avait le sommeil beaucoup plus léger que moi, n'avait pas voulu que je l'éveillasse en allant tirer un morceau de bois à notre muraille chaude fois que j'en aurais besoin, et il m'avait préparé ce tas, dans lequel il n'y avait qu'à prendre sans bruit.

C'était là sans doute une sage précaution, mais elle n'eut pas, hélas ! les suites que Vitalis attendait.

Me voyant éveillé et prêt à prendre ma faction, il s'était allongé à son tour devant le feu, ayant Joli-Cœur contre lui, roulé dans une couverture, et bientôt sa respiration, plus haute et plus régulière, m'avait dit qu'il venait de s'endormir.

Alors je m'étais levé et doucement, sur la pointe des pieds, j'avais été jusqu'à la porte, pour voir ce qui se passait au dehors.

La neige avait tout enseveli, les herbes, les buissons, les cèdres, les arbres; aussi loix que la vue pouvait s'étendre, ce n'était qu'une nappe inégale, mais uniformément blanche; le ciel était parsemé d'étoiles scintillantes, mais, si vive que fût leur clarté, c'était de la neige que montait la pâle lumière qui éclairait le paysage. Le froid avait repris et il devait geler au dehors, car l'air qui entraient dans notre cabane était glacé. Dans le silence lugubre de la nuit, on entendait parfois des craquements qui indiquaient que la surface de la neige se congelait.

Nous avions été vraiment bien heureux de rencontrer cette cabane; que serions-nous devenus en pleine forêt, sous la neige et par ce froid ?

Si peu de bruit que j'eusse fait en marchant, j'avais éveillé les chiens, et Zerbino s'était levé pour venir avec moi à la porte.

Comme il ne regardait pas avec des yeux pareils aux miens les splendeurs de cette nuit négeuse, il s'ennuya bien vite et voulut sortir.

De la main je lui donnai l'ordre de rentrer; quelle idée d'aller dehors par ce froid; n'était-il pas meilleur de rester

devant le feu que d'aller vagabonder ? Il obéit, mais il resta le nez tourné vers la porte, en chien obstiné qui n'abandonne pas sa niche.

Je demeurai encore quelques instants à regarder la neige, car bien que ce spectacle me remplît le cœur d'une vague tristesse, je trouvais une sorte de plaisir à le contempler : il me donnait envie de pleurer, et quoiqu'il me fût facile de ne plus le voir, puisque je n'avais qu'à fermer les yeux ou à revenir à ma place, je ne bougeais pas.

Enfin je me rapprochai du feu, et l'ayant chargé de trois ou quatre morceaux de bois croisés les uns par-dessus les autres, je crus que je pouvais m'asseoir sans danger sur la pierre qui m'avait servi d'oreiller.

Mon maître dormait tranquillement; les chiens et Joli-Cœur dormaient aussi, et du foyer; arrivé s'élevaient de belles flammes qui montaient en tourbillons jusqu'au toit, en jetant des étincelles pétillantes qui, seules, troublaient le silence.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles, mais peu à peu, la lassitude me prit et m'engourdit sans que j'en eusse conscience.

Si j'avais eu à m'occuper de ma provision de bois, je me serais levé, et, en marchant autour de la cabane, je me serais tenu éveillé; mais, en restant assis, n'ayant d'autre mouvement à faire que d'étendre la main pour mettre des branches au feu, je me laissai aller à la somnolence qui me gagnait et, tout en me croyant sûr de me tenir éveillé, je me rendormis.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par un aboiement furieux.

Il faisait nuit; j'avais sans doute dormi longtemps, et le feu s'était éteint, ou tout au moins il ne donnait plus de flammes qui éclairaient la hutte.

Les aboiements continuèrent; c'était la voix de Capi; mais chose étrange, Zerbino, pas plus que Dolce ne réponnaient à leur camarade.

— Eh bien, quel s'écria Vitalis se réveillant aussi, qui se passa-t-il ?
— Je ne sais pas.
— Tu t'es endormi et le feu s'éteint.
Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

La question que mon maître m'avait adressée, je la me posai : que se passait-il ? Aux aboiements de Capi répondirent deux ou trois hurlements plaintifs dans lesquels je reconnus la voix de Dolce. Ces hurlements venaient de derrière notre hutte, et à une assez courte distance.

J'allais sortir; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

— Mets d'abord du bois sur le feu, me commanda-t-il.

Et pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison sur le quel il souffla pour raviver la pointe carbonisée.

Puis au lieu de rejeter ce tison dans le foyer, lorsqu'il fut rouge, il le garda à la main.

— Allons voir, dit-il, et marche derrière moi; en avant, Capi !

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et Capi se rejeta dans nos jambes, effrayé, à tort.